

MENER UNE RECHERCHE SUR LES VIOLENCES DE GENRE EN TANT QUE JEUNE CHERCHEUSE

**Prise de conscience des rapports de genre et du rôle
des émotions à l'œuvre sur le terrain d'enquête**

CONDUCTING RESEARCH ON GENDER-BASED VIOLENCE AS A YOUNG RESEARCHER

**Awareness of gender dynamics and the role
of emotions at work in the field**

Giorgia Magni, *Université de Genève*

<https://orcid.org/0000-0002-0674-812X>

Citation

Magni, G. (2024). Mener une recherche sur les violences de genre en tant que jeune chercheuse : Prise de conscience des rapports de genre et du rôle des émotions à l'œuvre sur le terrain d'enquête. *RED - Revue pluridisciplinaire d'éducation par et pour les doctorant·es*, 1(3), 69-81. <https://doi.org/10.57154/journals/red.2024.e1775>

Résumé

En tant que « jeune chercheuse », j'ai commencé ma recherche doctorale portant sur les violences de genre en milieu universitaire avec des préoccupations éthiques centrées principalement sur le bien-être des participant·es. De façon inattendue, les émotions et les rapports de genre ont émergé comme des éléments à prendre en considération dans ma démarche préparatoire. Cependant, en raison de ma propre inexpérience et du manque de vigilance de la part des instances institutionnelles, je n'avais pas anticipé leur impact sur ma posture de recherche. En analysant deux situations de violence de genre vécues à différents stades de ma collecte de données, cet article propose une réflexion critique sur les répercussions des rapports de genre et le rôle des émotions sur le bien-être et la sécurité des jeunes chercheuses tout au long du processus de recherche. Comment se préparer de manière plus efficace aux risques et aux imprévus liés à un terrain d'enquête dans le cadre d'un projet de recherche avec une visée émancipatrice, mais qui tend à reproduire les dynamiques de domination qu'il cherche à déconstruire ?

Mots-clés

Rapports de genre ; émotions ; jeune chercheuse ; terrain d'enquête ; violences de genre

Abstract

As a young researcher, I embarked on my doctoral research project on gender-based violence in higher education, with ethical concerns focused primarily on the well-being of the participants. Unexpectedly, emotions and gender dynamics emerged as elements to consider in my preparatory process. However, due to my lack of experience and the lack of vigilance from institutional bodies, I had not anticipated the impact of these two aspects on my position as a young female researcher. By analyzing two instances of gender-based violence experienced at different stages of my data collection, this article proposes a critical reflection on the impact of gender dynamics and the role of emotions on the well-being and safety of young researchers throughout the research process. The aim is to understand how can one better prepare for the risks and unforeseen challenges associated with a fieldwork built within the framework of a research project having emancipatory purposes, yet likely to reproduce some of the power dynamics it seeks to combat.

Keywords

Gender dynamics; emotions; young researcher; fieldwork; gender-based violence

INTRODUCTION

Les réflexions de cet article ont émergé au cours de ma recherche doctorale visant à analyser l'ampleur des violences de genre en milieu universitaire (VGMU) parmi la population étudiante d'une université en Suisse romande. J'ai réalisé mon terrain entre avril 2021 et février 2022 en mobilisant une approche de méthodes mixtes. D'une part, j'ai diffusé un questionnaire anonyme en ligne à 14'128 étudiant·es de tous niveaux de l'université choisie, obtenant 1823 réponses et 192 récits issus d'une question ouverte permettant aux participant·es ayant répondu avoir vécu des violences de détailler leur expérience. D'autre part, j'ai réalisé 42 entretiens semi-directifs avec les répondant·es souhaitant participer à un entretien.

En tant que « jeune chercheuse »¹ travaillant sur les VGMU, j'étais confrontée à des doutes sur la façon de mener cette recherche de manière éthique. Étant donné le caractère sensible et controversé de la thématique choisie², j'ai entrepris une réflexion méthodologique et éthique visant à développer des pratiques respectueuses des enquêté·es en m'appuyant sur l'éthique de l'entretien féministe (Becker-Blease & Freyd, 2006; Campbell et al., 2009, 2010). D'abord centrée sur les victimes de VGMU, la commission éthique de mon université m'a demandé de modifier les modalités de sélection des participant·es, m'imposant d'interviewer toutes les personnes souhaitant me rencontrer. Parmi ces personnes, celles qui indiquaient ne pas avoir subi de violences s'étaient toutes déclarées comme des hommes cis-hétéro³. Or, aucun des articles consultés ou des questionnements soulevés par l'éthique n'abordaient les asymétries de pouvoir découlant des rapports de genre présents sur le terrain d'enquête et leurs implications pour ma propre sécurité, mon bien-être et ma posture en tant que femme cis-hétéro enquêtant sur les VGMU.

Ainsi, ce n'est qu'après avoir terminé mon terrain et pris du recul émotionnel, que j'ai pu mettre des mots sur les enjeux rencontrés. Ma prise de conscience a été stimulée et renforcée par des réflexions extraites de textes féministes abordant les violences sexistes et sexuelles dans le processus de recherche (Clair, 2016a; Cuny, 2020; Moreno, 1995; Patarin-Jossec, 2020; Sharp & Kremer, 2006) et des discussions avec des chercheuses travaillant sur les violences de genre⁴. Ces lectures et échanges m'ont montré l'importance de placer la question du genre au centre des réflexions sur le terrain de recherche. En effet, en tant que chercheurs·euses, nous percevons les autres et sommes perçu·es à travers une perspective de genre qui peut nous rendre vulnérables aux violences que nous étudions (Moreno, 1995, pp. 246-247).

¹ Le terme « jeune chercheuse » que je mobilise dans mes réflexions est lié à mon inexpérience dans le champ de recherche des violences de genre plutôt qu'à mon âge biologique (Sharp & Kremer, 2006).

² Par « sensible », je me réfère à une recherche qui a des implications potentiellement préjudiciables pour les personnes impliquées –participant·es, et chercheurs·euses (Dickinson-Swift et al., 2009). Par « controversé », je parle de sujets de débat sociétal, comme la violence de genre. Plusieurs recherches, y compris la mienne, ont révélé que des croyances répandues en milieu universitaire continuent d'invisibiliser et de normaliser ces violences (Bergeron et al., 2016).

³ Le terme cis-hétéro indique une personne cisgenre –son identité de genre correspondant au sexe qui lui a été assigné à la naissance– et hétérosexuelle –attirée par des personnes du sexe opposé.

⁴ Je suis très reconnaissante aux participantes de l'Atelier d'écriture du réseau de recherche VisaGE, dont les échanges m'ont encouragée à entreprendre cette démarche réflexive.

Mettant des mots, rétrospectivement, sur des situations de violences de genre vécues à différentes étapes de mon terrain, cet article propose une réflexion sur l'impact des rapports de genre et des émotions sur ma recherche. En tant que « jeune chercheuse », comment se préparer plus efficacement aux risques et imprévus d'un terrain d'enquête intégré à un projet de recherche à visée émancipatrice, mais susceptible de reproduire les dynamiques de domination qu'il cherche à déconstruire ? Pour mieux situer ces constats et avant d'aborder ces situations spécifiques, je discuterai brièvement de la place des rapports de genre et des émotions dans la recherche en sciences sociales, ainsi que du travail préparatoire que j'ai effectué en amont de mon terrain.

LES RAPPORTS DE GENRE ET LES ÉMOTIONS DANS LA RECHERCHE

Au cours des dernières années, dans la littérature scientifique francophone en sciences sociales, plusieurs chercheuses ont partagé leurs réflexions sur l'influence du genre ainsi que des émotions dans le processus de recherche, utilisant souvent leur expérience de violence sur le terrain comme point de départ (Clair, 2016a, 2016b; Cuny, 2020; Debos, 2023; Oddone, 2023; Patarin-Jossec, 2020).

Néanmoins, en dehors de la recherche féministe, beaucoup de disciplines en sciences sociales restent androcentrées, favorisant une posture scientifique prétendue objective et neutre⁵, qui perpétue les hiérarchies dans les relations d'enquête et ignore les savoirs subjectifs (Campbell, 2002; Clair, 2016a, 2016b; Cuny, 2020; Dickinson-Swift et al., 2009). Les émotions dans la recherche⁶ restent peu étudiées, car elles « désorientent l'observation, au lieu de l'organiser, égarent le raisonnement au lieu de l'informer » (Laé & Murard, 1995, pp. 13-14). De même, les rapports de genre⁷ sont négligés en raison de leur capacité à questionner l'objectivation de la posture scientifique dominante. Encore aujourd'hui, la socialisation des chercheurs·euses en sciences sociales peut leur enseigner « à se désengager émotionnellement » (Campbell, 2002, p. 11) de leur recherche ou à contrôler leurs émotions (Devereux, 1957, in Cuny, 2020, p. 97), à nier l'existence de la sexualité dans l'enquête (Patarin-Jossec, 2020) ou à considérer que les savoirs issus de l'expérience, notamment des femmes, n'ont pas de valeur scientifique (Cuny, 2020).

Toutefois, il est impossible de mettre de côté notre subjectivité, notre vision du monde et nos émotions pour adopter « une perspective purement objective et neutre de tout vécu » (Patarin-Jossec, 2020, p. 13). Plusieurs auteurices (Harding, 1977; Laé & Murard, 1995) précisent que

⁵ Deux concepts clés du paradigme positiviste visant une compréhension du monde reposant sur des faits observables, quantifiables et mesurables, excluant les valeurs afin d'éviter toute déformation de la réalité (Gauthier, 2009).

⁶ Les émotions touchent à la fois le corps et l'esprit et sont essentielles à la connaissance (Laé et Murard, 1995, p. 14). En m'appuyant sur l'idée de « travail émotionnel » d'Hochschild (1983, in Dickinson-Swift et al., 2009, p. 62), je mobilise ce concept pour désigner à la fois la gestion émotionnelle de la personne effectuant le travail de recherche –chercheuse– et la gestion émotionnelle des autres –participant·es.

⁷ Ce concept se réfère aux dynamiques de pouvoir entre les sexes dans une relation d'enquête, issus d'attentes différenciées liées aux normes et aux rôles de genre, responsables de façonner l'expérience de recherche des participant·es (Clair, 2016a; Cuny, 2020).

considérer la recherche comme totalement objective et neutre relèverait d'une idée utopique. Campbell (2002) et Dickinson-Swift et al. (2009) ajoutent que le travail émotionnel est indissociable de la nature même du travail de recherche et de l'identité des chercheurs·euses : « [l]es émotions influent sur notre recherche, et notre recherche peut nous affecter émotionnellement » (Campbell, 2002, p. 15). C'est pourquoi les autrices insistent sur une démarche critique et réflexive appliquée aux émotions, permettant aux chercheurs·euses de développer une meilleure compréhension du monde.

De plus, plusieurs autrices (Clair, 2016a, 2016b; Cuny, 2020; Debos, 2023; Oddone, 2023; Patarin-Jossec, 2020) démontrent que, à l'instar de l'ensemble des sphères sociales, le terrain d'enquête est traversé par les rapports de genre, positionnant les chercheurs·euses « à des endroits divers de l'espace social » (Clair, 2016b, p. 62). Debos (2023) remarque que « [f]aire du terrain en tant que femme, c'est être potentiellement confrontée à des avances non souhaitées, des agressions sexistes et sexuelles, des viols » (p. 62). Face à cette réalité, les travaux ont conclu à la reconnaissance essentielle de l'impact des rapports de genre sur l'enquête pour permettre aux chercheuses d'identifier les potentiels dangers, d'en analyser les causes et de déterminer la manière d'y faire face.

L'invisibilisation des émotions et des rapports de genre découlant du terrain d'enquête dans la littérature scientifique, dans les formations et, plus généralement, dans les discours institutionnels, outre le fait d'amoindrir la qualité de la recherche et de perpétuer la consolidation des normes sexistes, peut également contribuer « à disqualifier des savoirs utiles à la survie des chercheuses » (Cuny, 2020, p. 99), comme dans le cas de mon terrain de recherche.

PRÉPARER SON TERRAIN DE RECHERCHE : PRIORISER LE BIEN-ÊTRE DES PARTICIPANT·ES

Puisque mon intention était initialement de n'interviewer que des personnes ayant subi des VGMU, je m'attendais à rencontrer de la souffrance physique et mentale chez des participant·es. À ce sujet, le formulaire éthique institutionnel⁸ soulevait plusieurs questions sur les risques d'une telle recherche, suscitant de nombreuses interrogations éthiques et pratiques de ma part vis-à-vis de ma posture de chercheuse : comment mettre mes participant·es à l'aise, réagir face à un·e participant·e en détresse et rester objective lors d'un entretien questionnant les personnes sur les violences subies ?

Manquant de formation sur ces sujets, j'ai dû me former de manière autonome, à l'aide d'une bibliographie de méthodologie féministe partagée par une doctorante travaillant sur les VGMU, rencontrée lors d'un colloque. Ces lectures (Hesse-Biber, 2012; Ollivier & Tremblay, 2000) m'ont aidée à prendre conscience de l'asymétrie dans une relation d'enquête entre enquêteurices et enquêté·es. La position de pouvoir des enquêteurices, en tant que savant·es et décisionnaires⁹, peut

⁸ Le formulaire éthique institutionnel, exigé pour les recherches avec des participant·es humain·es, est évalué par une commission éthique, qui peut demander des modifications avant de valider le projet, validation nécessaire pour démarrer la recherche.

⁹ Ce sont elles et eux qui choisissent la thématique, créent des liens avec les sujets et guident l'entretien (Clair, 2016a; Sharp & Kremer, 2006).

invisibiliser l'expérience des enquêté·es, indépendamment de leurs caractéristiques sociodémographiques. Pour éviter cela, j'ai mis en place un dispositif d'enquête limitant les risques de « trahir » les participant·es (Clair, 2016a).

Les lectures sur l'éthique de l'entretien féministe (Becker-Blease & Freyd, 2006; Campbell et al., 2009, 2010; Fontes, 2004) recommandent de laisser les participant·es choisir le lieu de l'entretien pour garantir leur sécurité, d'adopter une posture bienveillante, à l'écoute de leurs besoins et en restant disponible avant, pendant et après l'entretien. Les textes donnent également des conseils pour gérer les situations de détresse émotionnelle des enquêté·es, en leur permettant de s'arrêter ou se retirer à tout moment sans justification, et en leur fournissant une liste de ressources d'aide aux victimes de violence. Dans une moindre mesure, ils abordent également l'impact psychologique, émotionnel et physique sur les chercheurs·euses dû à l'exposition prolongée aux récits de violence et l'importance de partager ces expériences avec des collègues ou des professionnel·les de la santé.

En reprenant la conceptualisation du travail émotionnel d'Hochschild (1983), cette démarche préparatoire visait principalement à gérer les émotions des participant·es pour assurer leur bien-être, accordant une attention moindre à ma propre gestion émotionnelle. Elle visait surtout à me préparer à faire face à des récits de VGMU relatés par les personnes interviewées, plutôt qu'à des violences potentielles à mon égard exercées directement par les enquêté·es. En effet, la prise en compte des rapports de genre asymétriques dans les relations d'enquête était absente de mes lectures, écrites pour la plupart par des chercheuses travaillant sur les violences envers les femmes ayant comme uniques participantes des femmes victimes de violences. Elle était également absente des préoccupations de la commission d'éthique : exiger de ma part d'accepter « toutes les personnes exprimant leur souhait de participer à l'entretien » signifiait en effet risquer de rencontrer des auteurices de ces violences. Cependant, aucune préoccupation n'a été soulevée quant à l'impact de cette décision sur mon positionnement en tant que femme et « jeune chercheuse » travaillant sur les violences de genre.

À cet égard, plusieurs auteurices (Patarin-Jossec, 2020; Sriram et al., 2009) remarquent que les comités d'éthique des universités se préoccupent surtout du bien-être des participant·es. Ce manque de considération de la sécurité et du bien-être des chercheurs·euses, en partie ancré dans l'androcentrisme des disciplines, n'est pas sans conséquence, surtout pour les femmes chercheuses. En effet, comme souligné par Sharp et Kremer (2006, p. 318), bien que la prise de conscience des risques encourus par les participant·es ait renforcé les protocoles de protection vis-à-vis de ces derniers·ères, cette attention a négligé les dangers auxquels les chercheuses peuvent également être confrontées sur le terrain, compliquant ainsi leur anticipation, leur reconnaissance et leur dénonciation.

FAIRE FACE AUX RAPPORTS DE GENRE SUR LE TERRAIN : VIOLENCE(S), ÉMOTIONS, MÉCANISMES DE PROTECTION

Les exemples que je vais décrire dans cette partie illustrent comment les rapports de genre se sont invités dans ma recherche et la manière dont ceux-ci m'ont affectée et ont impacté mon approche du terrain. Je traiterai en particulier deux situations : les conséquences émotionnelles de la violence

des propos des participants dans le cadre d'un questionnaire anonyme en ligne et la mise en place inconsciente de stratégies de protection lors d'un entretien au domicile d'un participant.

DES COMMENTAIRES ANONYMES AYANT UN IMPACT ÉMOTIONNEL SIGNIFICATIF

La première étape de ma collecte de données impliquait un questionnaire anonyme en ligne envoyé à toute la communauté étudiante accompagné d'un message mentionnant mon statut, mon équipe de recherche ainsi que le but de ma recherche doctorale. Peu après le lancement de l'enquête, j'ai commencé à consulter les réponses reçues, en me concentrant surtout sur les récits supposés décrire des épisodes de VGMU. Si la plupart des 192 récits correspondaient à la question, une dizaine de personnes –une grande majorité étant des hommes se déclarant cis-hétéro– ont profité de cet espace pour exprimer leur mécontentement vis-à-vis de la thématique et, plus généralement, vis-à-vis des questions de genre, remettant également en question la validité de mon outil de recherche. Voici ci-dessous quelques exemples de ces récits¹⁰ :

« Je n'ai pas subi de violence de genre. J'ai répondu que j'avais entendu des blagues à caractère sexuel à l'université. Ce n'est pas une violence de genre !!! C'est de l'humour il ne faut pas tout mélanger. Je n'ai pas répondu à un grand nombre de question, car elles ne sont pas pertinentes !!! Il faut arrêter de délirer sur les questions de genre ! » (C., homme cis-hétéro, 26 ans, étudiant en sciences sociales).*

« Depuis quand vous avez quelques choses à faire des "hommes blancs hétéro cis"? Le fameux démon de la société ? On peut pas être raciste ni sexiste contre eux, et dès qu'ils osent se plaindre, c'est probablement ce que vous vous dites maintenant, on nous dit "de quoi tu te plains ? T'as tout !" Bien que ce soit faux, mais bon j'y peux rien. Je suis jugé non pas par mon caractère, mais par ma couleur de peau et mon sexe, et cela est permis par les élites donc c'est cool, agréable d'étudier à l'université où on se sent détesté de toutes parts en tous cas. » (J., homme cis-hétéro, 25 ans, étudiant en psychologie et sciences de l'éducation).*

« J'ai juste échangé des blagues sexuelles avec des camarades hommes et femmes. En quoi les blagues de cul sont des violences sexuelles à dénoncer ou capable de traumatiser quelqu'un ? Autant les autres options je comprends tout à fait, mais soit la question à laquelle j'ai répondu était mal posée, soit je l'ai mal comprise, car j'ai cru qu'il s'agissait juste d'échanger des blagues de cul. » (L., homme cis-hétéro, 24 ans, étudiant en lettres).*

N'étant pas préparée à recevoir de tels commentaires dans le questionnaire en ligne, je n'avais pas anticipé leur impact émotionnel. La violence de certains propos m'a profondément perturbée, je me suis sentie directement visée et rabaissée par ces commentaires. Leur lecture m'a déstabilisée, provoquant immédiatement une boule au ventre. Me sentant ainsi attaquée, j'ai été surprise des réactions de mon corps (larmes et difficultés respiratoires) et du temps nécessaire pour retrouver mon calme et réaliser que ce type de réactions était prévisible lors de recherches sur des sujets controversés. En essayant de justifier ces comportements, j'avais toutefois sous-estimé leur impact sur la progression de ma recherche et sur ma façon d'aborder les futurs entretiens avec des hommes cis-hétéro.

¹⁰ Les citations suivantes reprennent mot pour mot les propos des participants, c'est pourquoi elles peuvent comporter des fautes d'orthographe. Les lettres attribuées sont fictives afin de garantir leur anonymat.

L'ENQUÊTE CHEZ L'AUTRE : ENTRETIEN À DOMICILE ET MÉCANISMES DE PROTECTION

À la fin du questionnaire en ligne, je demandais aux participant·es s'ils souhaitaient être contacté·es pour un entretien. Après avoir établi le premier contact par un e-mail dans lequel je reprenais les contenus du message utilisé dans le questionnaire –statut, équipe de recherche et but de ma recherche–, je leur laissais le choix du lieu de l'entretien, comme suggéré par la posture d'éthique féministe adoptée dans le cadre de ma thèse, pour garantir leur confort et sécurité : sur 42 entretiens, 41 se sont déroulés dans un espace public (cafés, salles et bureaux à l'université) hormis l'un au domicile de l'un des participant·es.

Pour chaque entretien, je préparais un protocole personnalisé la veille, basé sur les réponses des participant·es au questionnaire en ligne, en accordant une attention particulière à leur récit. Cela a été aussi le cas pour le protocole de M.*, un homme cis-hétéro de 28 ans étudiant en économie, qui m'avait proposé de nous rencontrer à son domicile situé à une centaine de kilomètres de mon lieu de résidence. Toutefois, à l'heure de lire son récit, j'ai ressenti de l'inconfort vis-à-vis de ses propos. Jusque là, j'avais interviewé des étudiant·es âgé·es de 20 à 30 ans, souvent victimes de VGMU, avec des récits détaillant leurs expériences et leurs ressentis vis-à-vis de violences vécues. Mais M.* avait répondu qu'un·e autre étudiant·e lui avait raconté une blague sexuelle qui l'avait mis mal à l'aise. Cependant, à plusieurs reprises dans son récit, il avait précisé qu'il ne « considér[ait] pas cette blague [sexuelle] comme problématique » et que pour lui le malaise occasionné par cette blague « fais[ait] partie des interactions propres à l'existence, au même titre que d'autres situations de malaise ». Il avait ajouté que « à titre personnel, à part une blague lourde entendue une fois (adressée à personne en particulier), [il n'avait] jamais rien remarqué (et encore moins été victime de quoi que ce soit) ».

Bien que ces commentaires ne puissent pas être considérés comme « violents » en soi, la façon dont M.* normalisait le malaise lié à des blagues « lourdes » et niait de manière répétée d'avoir été victime « de quoi que ce soit » avait provoqué des sensations de bouleversement similaires à celles ressenties lors de la lecture des questionnaires précédemment cités (boule au ventre et anxiété). Était-ce prudent d'aller à sa rencontre seule, à son domicile un soir de novembre après le travail, dans une ville inconnue ? J'ai beaucoup hésité à annuler l'entretien mais, en même temps, le fait qu'un participant banalisant des situations de violence veuille discuter avec moi sur ce sujet représentait à mes yeux un intérêt empirique, d'autant plus que peu d'étudiants hommes cis-hétéro s'étaient portés volontaires pour être interviewés. Malgré mes craintes, j'ai décidé tout de même de maintenir l'entretien. Toutefois, l'inquiétude ressentie lors de la lecture de son récit m'a menée à mettre en place une série de stratégies de protection.

Pour me rendre sur le lieu de l'entretien, j'avais opté pour une tenue sobre (pantalon et pull, bottes sans talon, pas de maquillage). Contrairement aux autres entretiens que j'avais conduits à l'université où je m'habillais selon mes préférences, cette fois-ci, j'avais pris soin de réfléchir précisément à ma tenue vestimentaire, à ma coiffure, à l'utilisation de maquillage, cela afin de présenter une image de moi la plus discrète possible, voire la moins « sexualisable ». En me rappelant des sensations vécues quand j'habitais en Amérique centrale où j'avais développé une série de stratégies pour éviter le harcèlement de rue, j'avais choisi « de 'me cacher' en tant que femme » (Oddone, 2023, p. 9).

Le jour de l'entretien, avant de prendre le train, j'avais également décidé de contacter un ami qui habitait dans la même ville, pour organiser un rendez-vous après mon entretien. Je lui avais communiqué l'heure précise de l'entretien, sa durée estimée et la distance entre le lieu de l'entretien et la gare. Mon ami n'étant pas disponible, je m'étais retrouvée à envoyer une série de messages à mon compagnon pour l'informer de mon départ vers le lieu de l'entretien, de mon arrivée en ville, ainsi que de l'horaire prévu pour mon retour. À l'approche du lieu de l'entretien, l'inconfort ressenti tout au long de la journée s'était intensifié à tel point que, pour atténuer ce sentiment, j'avais appelé mes parents pour me tenir compagnie sur la route, sans leur partager mes préoccupations pour ne pas les inquiéter. Une fois arrivée au domicile du participant, je suis restée encore 5 minutes devant l'entrée principale, me questionnant sur la pertinence de ma décision avant de finalement sonner.

L'appartement était au rez-de-chaussée et M.* m'attendait devant la porte. Après être rentré·es, nous avons parcouru ensemble le couloir jusqu'au salon, où je me suis installée sur le canapé, choisissant l'extrémité la plus proche de la porte. M.* s'était installé en face de moi sur une chaise, une table basse nous séparant. Instinctivement, j'avais observé avec attention l'espace dans lequel je me trouvais, enregistrant les détails, ainsi que le chemin vers la sortie. J'avais également gardé mes chaussures et, pendant les 10 premières minutes, j'avais aussi gardé ma veste. Finalement, l'entretien s'est déroulé sans problèmes, le participant n'ayant adopté aucun comportement ou tenu de propos violents lors de notre rencontre. En sortant de l'entretien, j'ai appelé mon compagnon pour lui dire que j'allais prendre le train pour rentrer à la maison.

ENJEUX RÉFLEXIFS AUTOUR DES RAPPORTS DE GENRE ET DES ÉMOTIONS EN SITUATION D'ENQUÊTE

Les exemples précédents illustrent comment les rapports de genre et les émotions peuvent surgir à différentes étapes du processus de recherche. Les récits révèlent une tentative d'affirmer leur position dominante de la part des répondants qui cherchent à imposer leur point de vue sur les VGMU en les minimisant, les normalisant ou en niant leur existence. Ces attitudes ont également eu un impact sur mon travail de chercheuse : C.* et L.* remettent en cause la validité de ma recherche en qualifiant les questions de « pas pertinentes !!! » ou « mal posée[s] » et C.* va jusqu'à suggérer que « *il faut arrêter de délirer sur les questions de genre !* ». Cette remarque pourrait témoigner d'une frustration qui pousse C.* à attaquer également mon champ d'études et ma posture féministe présumée, déduite des informations fournies lors de la passation du questionnaire. L'ensemble de ces réactions pourrait être justifié par une transgression de « la division sexuée des rôles » (Golde, 1970, in Cuny, 2020, p. 93), générée par ma position de pouvoir en tant que chercheuse, en contradiction avec mon statut de femme. Ainsi, la violence verbale fonctionne comme un rappel à l'ordre et devient une arme permettant aux participants de sanctionner cette transgression dans le but de rétablir les hiérarchies des sexes « dans le rapport avec la chercheuse » (Oddone, 2023, p. 6).

Les rapports de genre sont étroitement liés aux émotions, comme le souligne Clair (2016b) : « [L]es manifestations de la sexualité dans l'enquête sont susceptibles d'être des sources d'angoisse particulièrement inévitables si elles ne sont pas anticipées comme des situations possibles de l'enquête de terrain » (p. 52). Cela s'est produit dans mon cas. Le rappel à l'ordre de ma position sociale aux prises de la domination de genre de la part des participants a eu des retombées physiques

et a influencé ma démarche future lors des entretiens avec des hommes cis-hétéro. Les émotions ressenties ont engendré une appréhension à l'idée de me rendre chez un participant, m'amenant à envisager sérieusement l'annulation de la rencontre. Cependant, l'avantage empirique de l'entretien m'a encouragée à poursuivre ma démarche. Comme l'a décrit Kremer (cité par Sharp & Kremer, 2006) : « [m]algré ma peur, j'ai poursuivi l'interview par sentiment d'obligation envers mes données. En tant que jeune chercheuse inexpérimentée, j'ai senti qu'il était plus important de terminer l'entretien que d'apaiser mes craintes » (p. 322). Pour moi aussi, l'incertitude liée à mon statut de « jeune chercheuse » percevant l'obligation de collecter des données comme primordiale a surpassé mes peurs quant à la situation.

Même en l'absence de propos violents, cette situation a ravivé des craintes liées à ma socialisation en tant que femme, conditionnée par la violence comme possibilité réelle et menace constante, entraînant l'activation « inconsciente » de stratégies pour gérer une situation où je ne me sentais pas en sécurité. Les messages envoyés et les appels passés faisaient partie des précautions habituelles dans des situations que je juge potentiellement dangereuses, comme se rendre dans un endroit peu familier ou marcher seule dans la rue la nuit. Cette appréhension s'est manifestée aussi dans le temps consacré à me préparer pour l'entretien et dans les comportements adoptés une fois arrivée chez l'enquêté. Le choix de m'asseoir plus près de la porte et d'observer les détails de l'appartement témoigne d'une vigilance accrue pour ma sécurité personnelle. De même, garder mon manteau au début de l'entretien reflète la volonté de maintenir une couche de protection et de pouvoir partir rapidement si nécessaire. Ces stratégies constituent des défis fréquents pour les chercheuses (Cuny, 2020; Green et al., 1993; Sharp & Kremer, 2006), qui doivent équilibrer « paraître professionnel[les], avoir l'air d'une personne agréable à qui se confier, et se présenter de manière à décourager le harcèlement sexuel » (Green et al., 1993, p. 632), tout en ayant une voie de repli en cas de danger.

En l'absence d'une préparation institutionnelle ou formation adéquate pour faire face à cette expérience, j'ai puisé dans les savoirs acquis à partir de mon expérience quotidienne de femme. Bien que souvent mises de côté dans la tradition des sciences sociales, ces connaissances se sont avérées essentielles (Cuny, 2020) et m'ont permis d'activer des stratégies de protection qui m'ont aidée à mener à bien mon entretien. Ainsi, bien que la culture scientifique dominante tende à minimiser l'impact des rapports de genre et des émotions sur les chercheurs·euses, mon expérience révèle la difficulté de séparer totalement l'identité professionnelle de l'identité de genre et des émotions. En tant que « jeune chercheuse » travaillant sur un sujet sensible, l'impact de ces aspects sur ma vie personnelle et professionnelle a été suffisamment marquant pour qu'il reste ignoré et impensé dans l'analyse globale de l'enquête.

Les propos violents émis par des participants hommes de mon étude m'ont rappelé qu'en tant que femmes chercheuses, nous ne sommes jamais à l'abri des asymétries de sexe dans le processus de recherche, même lorsque notre rôle d'enquêtrices nous confère une position de pouvoir. Selon Sharp et Kremer (2006), la position subordonnée des femmes dans de nombreuses cultures peut entraîner une disparité de pouvoir par rapport aux hommes, les exposant ainsi à des violences de genre sur le terrain d'enquête malgré leur statut professionnel. Bien que la crainte d'une violence de genre pendant mon entretien ne se soit pas concrétisée, elle a tout de même déclenché des comportements de protection instinctifs. Cette prise de conscience tardive a entravé ma préparation aux dangers potentiels et à l'impact émotionnel de la recherche, mais elle m'a également incitée à entreprendre cette démarche réflexive et à revisiter mes expériences avec un regard plus critique.

CONCLUSION

En réfléchissant aux éléments ayant permis ma prise de conscience, j'estime essentiel que, pour mieux se préparer aux situations sur le terrain d'enquête, les chercheuses aient accès aux informations concernant l'impact des rapports de genre et des émotions dès la phase préparatoire de leur recherche. Cependant, cette responsabilité ne doit pas reposer uniquement sur elles, mais aussi sur un engagement clair des institutions d'éducation supérieure, qui continuent malheureusement à sous-estimer ces aspects (Clair, 2016a; Cuny, 2020; Dickinson-Swift et al., 2009; Fontes, 2004; Patarin-Jossec, 2020). Cela est d'autant plus problématique, car ces institutions ont la responsabilité de valider les projets de recherche. En effet, le manque de prise en compte des rapports de genre par des instances décisionnaires, comme les comités éthiques, peut aboutir à des décisions préjudiciables pour les chercheuses, comme cela s'est produit dans mon cas.

Il faudrait donc des outils et des formations pour les étudiant·es, le corps professoral et les instances décisionnaires permettant de « déjouer l'androcentrisme des sciences et développer des démarches d'enquête à la fois plus éthiques et plus ajustées aux demandes sociales, en particulier à celles qui émanent des groupes sociaux dominés » (Cuny, 2020, p. 104). Des outils pour analyser le dynamisme des asymétries de pouvoir dans les relations d'enquête sont essentiels pour aider les chercheurs·euses à comprendre que, en raison des rapports sociaux de sexe, de classe et de race, iels n'occupent pas toujours la même position de pouvoir vis-à-vis des participant·es (Green et al., 1993; Hunt, 2022; Sharp & Kremer, 2006). Iels peuvent ainsi « simultanément ou alternativement vivre des privilèges et des discriminations » (Hunt, 2022, p. 331) et être vulnérables aux violences de genre sur le terrain d'enquête.

Au-delà du fait que la plupart des situations de vulnérabilité soient imprévues et que l'anticipation des assignations genrées dont les chercheuses font l'objet reste difficile (Cuny, 2020), en prendre conscience peut leur permettre « d'engager une réflexion structurée quant aux pluralités des formes de sexualisation » (Patarin-Jossec, 2020, p. 18); cela afin d'adapter leurs pratiques avant le terrain et, une fois le terrain terminé, utiliser cette réflexion pour transformer la culture scientifique dominante. Comme suggéré par Cuny (2020), intégrer les rapports de genre dans la recherche permettrait ainsi d'« imposer de nouvelles normes évaluant les conditions d'enquête [...], les produits de la recherche [...] et les pratiques de la réflexivité qui n'opposent plus faits, émotions et valeurs, mais les considèrent comme un ensemble articulé » (pp.102-103).

En l'absence d'un véritable engagement de la part des institutions d'éducation supérieure pour rendre ces enjeux visibles, il nous revient, en tant que jeunes chercheuses travaillant sur des sujets sensibles, de ne pas taire les expériences complexes vécues sur le terrain en partageant, sous la forme nous convenant le mieux, leurs répercussions sur notre bien-être et notre sécurité (Bouillon et al., 2020). Certes, cela peut être difficile, prendre du temps et générer un sentiment de solitude face à ces enjeux, mais adopter une posture critique et réflexive autour de nos pratiques de recherche et de notre positionnement permet de se saisir de ces expériences pour alimenter les connaissances et faire progresser les discussions sur des problématiques encore considérées comme « taboues » dans la recherche (Clair, 2016b; Cuny, 2020; Patarin-Jossec, 2020). Comme le rappellent Caveng et Darbus (2017, in Bouillon et al., 2020, p. 7) « [l]e trouble, l'insécurité, le choc recouvrent des aspects problématiques de l'expérience d'enquête, qui ont tout intérêt à être interrogés, car ils

peuvent jeter une lumière nouvelle sur certaines positions ou introduire à des questionnements inédits ». C'est dans cette optique que j'ai décidé de partager mon expérience.

RÉFÉRENCES

- Becker-Blease, K. A., & Freyd, J. J. (2006). Research participants telling the truth about their lives : The ethics of asking and not asking about abuse. *American Psychologist*, 61(3), 218-226. <https://doi.org/10.1037/0003-066X.61.3.218>
- Bergeron, M., Hébert, M., Ricci, S., Goyer, M.-F., Duhamel, N., Kurtzman, L., Auclair, I., Clennett-Sirois, L., Daigneault, I., Damant, D., Demers, S., Dion, J., Lavoie, F., Paquette, G., & Parent, S. (2016). *RAPPORT DE RECHERCHE DE L'ENQUÊTE ESSIMU*. Université du Québec à Montréal.
- Bouillon, F., Laugrand, F., & Servais, O. (2020). Incidents heuristiques. Aléas de l'enquête et rebonds de l'ethnographe. *ethnographiques.org*, 39. <https://doi.org/10.25667/ethnographiques/2020-39/001>
- Campbell, R. (2002). *Emotionally involved : The impact of researching rape*. Routledge.
- Campbell, R., Adams, A. E., Wasco, S. M., Ahrens, C. E., & Sefl, T. (2009). Training Interviewers for Research on Sexual Violence : A Qualitative Study of Rape Survivors' Recommendations for Interview Practice. *Violence Against Women*, 15(5), 595-617. <https://doi.org/10.1177/1077801208331248>
- Campbell, R., Adams, A. E., Wasco, S. M., Ahrens, C. E., & Sefl, T. (2010). "What Has It Been Like for You to Talk With Me Today?" : The Impact of Participating in Interview Research on Rape Survivors. *Violence Against Women*, 16(1), 60-83. <https://doi.org/10.1177/1077801209353576>
- Clair, I. (2016a). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213(3), 66-83. <https://doi.org/10.3917/arss.213.0066>
- Clair, I. (2016b). La sexualité dans la relation d'enquête : Décryptage d'un tabou méthodologique. *Revue française de sociologie*, Vol. 57(1), 45-70. <https://doi.org/10.3917/rfs.571.0045>
- Cuny, C. (2020). Violences sexuelles sur un terrain d'enquête. *Nouvelles Questions Féministes*, 39(2), 90-106. <https://doi.org/10.3917/nqf.392.0090>
- Debos, M. (2023). Genre, sécurité et éthique. Vade-mecum pour l'enquête de terrain. *Critique internationale*, 100(3), 59-73. <https://doi.org/10.3917/crui.100.0059>
- Dickinson-Swift, V., James, E., Kippen, S., & Liamputtong, P. (2009). Researching sensitive topics : Qualitative research as emotion work. *Qualitative Research*, 9(1), 61-79. <https://doi.org/10.1177/1468794108098031>
- Fontes, L. A. (2004). Ethics in Violence Against Women Research : The Sensitive, the Dangerous, and the Overlooked. *Ethics & Behavior*, 14(2), 141-174. https://doi.org/10.1207/s15327019eb1402_4

- Gauthier, B. (Éd.). (2009). *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données* (5th ed). Presses de l'Université du Québec.
- Green, G., Barbour, R. S., Barnard, M., & Kitzinger, J. (1993). "Who wears the trousers?": Sexual harassment in research settings. 16(6), 627-637. [https://doi.org/10.1016/S0277-5395\(08\)80007-6](https://doi.org/10.1016/S0277-5395(08)80007-6)
- Harding, S. G. (1977). Does Objectivity in Social Science Require Value-Neutrality? *Soundings*, 351-366.
- Hesse-Biber, S. N. (Éd.). (2012). *The handbook of feminist research : Theory and praxis* (2nd ed). SAGE Publications, Inc.
- Hunt, S. L. (2022). Sexual harassment and assault during field research. *PS: Political Science & Politics*, 55(2), 329-334. <https://doi.org/10.1017/S1049096521001645>
- Laé, J.-F., & Murard, N. (1995). Écouter-voir. L'empirisme au risque des perceptions. *L Homme et la société*, 115(1), 13-22. <https://doi.org/10.3406/homso.1995.3752>
- Moreno, E. (1995). Rape in the field : Reflections from a survivor. In D. Kulick & M. Willson, *Taboo : Sex, identity, and erotic subjectivity in anthropological fieldwork* (p. 219-250). Psychology Press.
- Oddone, C. (2023). Observer la masculinité violente en train de se faire au sein de la relation d'enquête. Retour réflexif sur une recherche avec des auteurs de violences conjugales. *ethnographiques. org*, 44.
- Ollivier, M., & Tremblay, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Éditions L'Harmattan.
- Patarin-Jossec, J. (2020). Un tabou résilient. Des violences sexistes dans la pratique ethnographique et son enseignement. *Terrains/Théories*, 12. <https://doi.org/10.4000/teth.2833>
- Sharp, G., & Kremer, E. (2006). The safety dance : Confronting harassment, intimidation, and violence in the field. *Sociological methodology*, 36(1), 317-327. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9531.2006.00183.x>
- Sriram, C. L., King, J. C., Mertus, J. A., Martin-Ortega, O., & Herman, J. (2009). *Surviving field research : Working in violent and difficult situations*. Routledge.